qu'il avait fait ériger lui-même, les lignes suivantes de l'une de ces feuilles catholiques :

— « Le R. P. CAHILL était un saint Prêtre, un Missionnaire infatigable, un Religieux d'une modestie et d'une humilité exemplaires ; sa mort a causé des regrets universels, et c'est une grande perte pour les populations du Canada. »

R. I. P.



XVII. — R. P. Edmond Peytavin, 1848-1918 (762)[1].

Le P. Edmond PEYTAVIN naquit, à Alger, le 6 novembre 1848, de parents sincèrement chrétiens. Son père était agent consulaire dans cette ville et appartenait à une ancienne famille de Bagnols-les-Bains, en Lozère. Sa mère était Belge ; et c'est, probablement, le motif pour lequel notre cher défunt eut, toute sa vie, une grande sympathie pour cette héroïque petite nation.

Il suivit ses parents dans leurs divers postes, — d'abord, à Constantinople, et puis à Budapest, en Hongrie, où il fit sa première Communion, et, enfin, à Bruxelles. Son père prit, alors, sa retraite et revint dans son pays natal, à La Canourgue, en Lozère.

Tous ces changements de résidence ne nuisirent pas à l'éducation du jeune Edmond. Ses parents connaissaient trop bien leurs devoirs à cet égard et ne cessèrent de l'exhorter, par leurs paroles et leurs exemples, à la pratique de la piété, au milieu de ces voyages à travers une grande partie de l'Europe.

A l'âge de 15 ans, il fut envoyé au Collège de Langogne, en Lozère ; et c'est là qu'il sentit l'appel divin au Sacerdoce et que son âme s'éprit du désir de se dévouer au labeur héroïque des Missions étrangères. Il se détermina,

(1) Cette *Notice* est l'œuvre du P. Anselme PEYTAVIN, mort lui-même, à Rome, le 4 juin 1920.

bientôt, à entrer dans la Congrégation des Oblats de MARIE Immaculée et se rendit au Juniorat de Notre-Dame des Lumières pour y achever ses études classiques.

Le 12 mai 1868, à l'âge de 20 ans, il prenait le saint habit, à Notre-Dame de l'Osier ; et, après son année de probation, il allait au Scolasticat d'Autun, où il fit ses vœux perpétuels, le 31 mai 1870.

Il donna, à ce moment-là, un grand exemple d'humilité et d'attachement à la Congrégation. On refusait de l'admettre à l'Oblation perpétuelle, à cause de l'insuffisance de ses talents. Il insista vivement auprès du Très Rév. Père Supérieur Général pour être admis dans la Congrégation en qualité de simple *Frère catéchiste* pour les Missions étrangères ; et sa demande fut agréée.

Quelque temps après, il reçut son obédience pour la Colombie Britannique, où nous verrons cet humble Frère catéchiste mériter, par ses qualités et son dévouement, d'entrer dans le sacerdoce et d'occuper des postes éminents.

Après un long voyage, il arriva à Mission City, où il reçut une chaude bienvenue du P. Léon FOUQUET, avec lequel il se lia d'une étroite amitié, qui devait durer jusqu'à sa mort.

Cependant, il parut bientôt évident que ses moyens seraient suffisants pour faire honneur au Sacerdoce. Il reçut ordre de s'y préparer ; et la suite de sa vie prouva combien il était à la hauteur de cette dignité. Ayant fait, rapidement, ses études théologiques, il fut ordonné prêtre, à New-Westminster, le 6 octobre 1872 ; et il eut l'honneur d'être le premier Oblat de MARIE à recevoir l'onction sacerdotale dans ces régions sauvages.

N'écoutant que son zèle, il se mit, aussitôt, à l'œuvre, avec la plus grande ardeur, pour ne déposer le harnais apostolique qu'à la fin de sa vie, après une laborieuse carrière de quarante-quatre ans, quand une maladie grave et douloureuse vint le condamner au repos.

Que ce soit aux confins éloignés de Fort Rupert et de William's Lake, dans les parages de Kootenay ou de Kamloops, au sein des Montagnes Rocheuses ou sur

les bords de l'Océan, ou encore le long des lignes du *Canadian Pacific*, il s'est donné, avec un zèle inlassable, aux besoins spirituels des Blancs et des Sauvages. Le zèle pour les âmes, l'humilité et la simplicité sont, dans le prêtre, les sûrs indices de la vraie grandeur du caractère. En le mesurant à cette marque, le P. PEYTAVIN possédait, véritablement, une grande âme ; et, ce qui était frappant dans son zèle, c'est qu'il était le fruit d'un sens surnaturel très profond. Comme un vrai humble, il ne prétendit jamais mieux faire que ses confrères ; et il ne se choisit jamais, lui-même, sa propre sphère de travail.

Ce fut aux Indiens de la Vallée du Fraser qu'il donna les prémices de sa vie apostolique, en compagnie du P. FOUQUET. Il y subit de grandes et nombreuses privations et y courut même de graves dangers, enseignant la Religion aux Sauvages, plus d'une fois, au risque de sa vie.

— « *C'était, vraiment, une existence très dure* », nous disait-il, un jour. « *Nous vivions, complètement, avec les Indiens, n'ayant aucun de ces agréments qu'on nomme la civilisation. Nous dormions sous leurs tentes, mangions avec eux et cherchions à gagner, peu à peu, leur confiance, pour leur inculquer les préceptes de notre Sainte Religion.*

« *Voici, entre autres, une anecdote bien savoureuse de cette vie de sauvages. Un soir, j'entrai dans une tente, pour y visiter une famille. Chacun s'assit, à la ronde, autour d'une marmite sur le feu, où cuisait je ne sais quoi. Je me mis en devoir de parler de notre Sainte Religion ; et, tandis que mon discours se déroulait, je m'aperçus que trois ou quatre sauvages s'exerçaient à un tir d'adresse, lequel consistait à cracher au beau milieu de la marmite. Je fis, quand même, bonne contenance et continuai mon instruction, malgré mes vives appréhensions — qui ne furent que trop réalisées. Bientôt, en effet, la marmite passa de main en main ; et je fus obligé, par convenance, pour ne pas humilier mes hôtes, d'y puiser comme les autres et de manger de cet infect ragoût.* »

En 1880, le vaillant Missionnaire fut envoyé à la

Mission Saint-Eugène, parmi les Sauvages Kootenays. Pendant six ans, il s'y dépensa, avec le plus grand zèle, dans un travail incessant ; et l'on peut dire que les fervents Catholiques qui font, aujourd'hui, l'honneur de cette mission sont, pour une bonne part, le fruit de son labeur apostolique.

Le P. Peytavin fut, ensuite, envoyé au Lac Caribou, où les Indiens surent bien profiter de sa parole et de son dévouement, Mais il dut, bientôt, leur dire adieu, pour se rendre au poste de Kamloops. De là il rayonna pendant six ans, soit dans les missions sauvages, soit dans les chantiers de travailleurs blancs employés à la construction du chemin de fer du Pacifique. Là, comme ailleurs, son zèle obtint les meilleurs résultats. Puis, il fut envoyé à la Mission de Revelstoke, où il sembla ne compter pour rien les longs et fatigants voyages qu'il était, sans cesse, obligé d'entreprendre pour assurer l'évangélisation de ses ouailles.

Cependant, on avait constaté qu'à son dévouement inlassable pour les âmes le P. Peytavin joignait d'autres qualités très sérieuses ; et il fut jugé capable d'être placé à la tête des Missions importantes de Willam's Lake. Et, là, il remplit si bien ses devoirs de Supérieur et de Missionnaire qu'on lui donna, après quelques années, un nouveau témoignage de confiance, et il fut nommé, en 1901, Supérieur de la Mission Saint-Charles, dans la Ville de New-Westminster.

Sur ce nouveau théâtre, son zèle eut un champ encore plus vaste à travailler ; mais il ne recula devant aucune fatigue pour remplir dignement sa charge. Il visitait, régulièrement, les Missions du Delta et les camps indiens du voisinage. Il était, également, chargé de l'aumônerie du Pénitencier de la Colombie Britannique, et il prit le plus grand intérêt à cette œuvre. Il adressa de nombreuses lettres, en faveur de ses détenus, au Gouvernement d'Ottawa et s'occupa, avec une grande générosité, de leur procurer les secours spirituels et temporels que réclamait leur condition.

Il remplit ces divers emplois jusqu'en 1906 ; et ce fut,

sans doute, la sagesse judicieuse qu'il sut y montrer qui lui valut l'honneur d'être désigné comme le Délégué de Vicariat de la Colombie Britannique au Chapitre Général tenu, à Rome, en septembre 1906.

A son retour, on lui confia la direction du District de North Vancouver, où il eut à s'occuper, à la fois, de quelques missions indiennes et d'une population blanche de Catholiques en pleine prospérité. Dans ce poste important, il donna un tel exemple d'activité pour le saint ministère et, en même temps, de sagesse dans toute sa conduite qu'il est permis de dire que personne n'y jouit jamais d'une plus grande estime que lui. Il reçut, du reste, un beau témoignage de la reconnaissance populaire. Lorsqu'on bâtit une église pour les Catholiques blancs, à l'Avenue Mahon, les fidèles voulurent qu'elle portât le nom chrétien de leur zélé Pasteur, et elle fut dédiée à Saint Edmond, son saint Patron.

Ce fut à cette époque qu'il fut nommé Vicaire Général par Mgr Dontenwill ; il occupa ces hautes fonctions et remplaça le Vicaire Apostolique, durant ses absences, à la satisfaction générale.

En 1911, sa santé commença à décliner ; on jugea que le travail était au-dessus de ses forces, et il fut transféré à la Paroisse du Saint-Rosaire. De là, tout en dirigeant ses ouailles, il surveillait les nombreux Indiens épars dans le district. Mais, bientôt, ses forces le trahirent ; il était atteint d'un mal d'entrailles, qui s'annonçait très grave, et il dut aller prendre un repos bien mérité, à l'Hôpital Saint-Paul, en 1915.

Au bout de quelque temps, il eut comme un regain de santé, et il put quitter l'hôpital. Mais, hélas, ce ne fut pas pour longtemps ; une nouvelle reprise de son mal l'obligea à se retirer, définitivement, à l'Hôpital de New-Westminster. Les privations et les souffrances incessantes qu'il avait endurées, pendant de si longues années, eurent raison de sa forte constitution. Il s'étendit sur une couche de douleurs, où il resta, pendant vingt mois, sans presque jamais se relever. Mais, de son lit ou de sa chambre, il ne cessa pas d'édifier et de prêcher

par sa parfaite soumission à la volonté de DIEU et son admirable patience dans les souffrances.

Il n'est pas exagéré de dire qu'aucun Missionnaire Oblat de MARIE, en Colombie Britannique, ne s'attira plus de sympathies et ne gagna une meilleure popularité que lui, parmi les Blancs et les Indiens. Sa nature était exceptionnellement aimable, et personne ne pouvait résister aux charmes de son grand cœur et de sa gracieuse bonté. Il possédait, en outre, une humilité sincère : il occupa des positions élevées, parmi ses frères en religion, mais on voyait qu'il se soumettait aux honneurs plutôt qu'il ne les acceptait et, dans tous les cas, il ne les rechercha jamais.

Doux et affable dans ses manières, il était accessible à tout le monde, — toujours prêt à rendre service et incapable de conserver un ressentiment, même après une offense. Avec cela, il possédait un fonds de connaissances pratiques et un trésor de prudence et de sagesse qui, plus d'une fois, dans les Conseils provinciaux du Vicariat, donnèrent une grande valeur et beaucoup de poids à ses opinions, dans des matières d'importance.

L'humilité est la mère de l'obéissance, et le P. PEYTAVIN était toujours prêt à se soumettre, même à ceux qui avaient été ses sujets. Quelle que fût l'obédience ou l'ordre qu'on lui donnait, jamais aucun murmure ne s'entendit sur ses lèvres : à tout moment, il était disposé à obéir à ses Supérieurs. Même lorsqu'il était souffrant, il ne refusait pas d'aller, de nuit ou de jour et par tous les temps, apporter les secours de la Religion aux malades et aux mourants. Et l'on comprend ainsi qu'il avait raison de dire, sur la fin de sa vie, aux jeunes Missionnaires de ces régions :

— « *Vous autres, aujourd'hui, vous ne connaissez pas les duretés de la vie.* »

Il avait, pour ainsi dire, la simplicité d'un enfant, et elle caractérisait chaque détail de sa vie. Naturellement modeste, il se tenait loin des regards du public. Mais il trouvait son bonheur au milieu des enfants et, partout où il a passé, il a toujours été l'ami des petits. Sa candeur

d'âme se manifestait dans les traits de sa figure ; et sa bonne humeur et sa longanimité servirent, plus d'une fois, à faire tomber des préjugés et des malentendus et arrêtèrent même les attaques du sectarisme.

En un mot, le dévouement, l'exactitude et l'esprit pratique qu'il apporta dans l'accomplissement de sa tâche de chaque jour, comme les nombreux et signalés services qu'il rendit aux Missions de la Colombie, pendant ses quarante-quatre ans d'apostolat, ne peuvent être entièrement appréciés que par ceux qui vécurent avec lui ou, mieux encore, par l'œil vigilant de DIEU...

Les souffrances de ses derniers jours furent assez aiguës — pas autant, cependant, qu'il y aurait eu lieu de le craindre. Sa patience admirable, qui ne s'était jamais démentie au cours de cette longue et douloureuse agonie, fut plus édifiante que jamais à la fin. Et, après avoir reçu, avec un grand esprit de foi, tous les secours de la Religion, il rendit paisiblement son dernier soupir, le 3 février 1918, à l'âge de 70 ans.

Ses funérailles témoignèrent de la profonde affection dont il était entouré, par l'énorme concours de prêtres et de fidèles qui s'y rendirent. Mgr l'Archevêque de Vancouver voulut bien les présider et faire l'éloge du cher défunt en quelques paroles sorties de son cœur (1).

Toute la presse, tant protestante que catholique, s'associa, du reste, aux regrets et aux éloges unanimes qui s'élevèrent, de toutes parts, à l'annonce de la mort du P. PEYTAVIN ; DIEU lui donnait, à son départ de ce monde, un peu de cette gloire humaine qu'il avait tant méprisée !

R. I. P.

(1) Nos lecteurs savent que le Siège épiscopal de New-Westminster — d'abord, occupé par Mgr Paul DURIEU (1890-1899), coadjuteur puis successeur de Mgr Louis d'HERBOMEZ (1863-1890), Vicaire Apostolique de la Colombie Britannique — venait d'être transféré à Vancouver, avec le titre d'Archevêché, lorsque le nouvel Archevêque, S. G. Mgr Augustin DONTENWILL, fut élu Supérieur Général de notre chère Congrégation (20 septembre 1908).
N. D. R.

